

*La Genèse naturelle*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Pour la forme  
Fin de Copenhague*

ASGER JORN

*La Genèse naturelle*

SUR LA SITUATION SINGULIÈRE  
QU'OCCUPENT DANS L'HUMANITÉ LES MÂLES

Présentation de  
ALICE DEBORD

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2008



## POUR L'AUTONOMIE DE TOUS

ASGER JORN, pour qui l'a connu et aimé, était du *vif-argent* à l'état pur. Insaisissable. Artiste complet, même s'il a excellé dans la peinture, il l'était davantage encore dans la vie: "les hommes – aventuriers, escrocs, voleurs, spéculateurs – sont généralement désavoués par la société. Moi, je suis tout cela, en étant artiste-créateur. Je suis une offense à la loi." Et, disons-le ici, à toute espèce de dogme.

*La Genèse naturelle*, écrite entre 1963 et 1964, a été éditée en danois avec d'autres textes, rassemblés sous le titre de *Alfa og omega*, par les soins de Troels Andersen en 1980. La version française, qui n'a jamais paru, avait été soumise par Jorn à son ami Guy Debord pour que celui-ci corrige les inévitables fautes de langue. Nous la faisons publier aujourd'hui d'après le manuscrit conservé.

Cette truculente parodie, saga inversée proche du canular, retourne, avec une joyeuseté apparemment enfantine, la grande duperie qui a engendré les prétendues valeurs d'un monde durablement mystifié. Il y aurait là

du Lewis Carroll, du Chesterton ou encore du Jarry, s'il n'y avait pas, tout simplement, du véritable Jorn.

Cofondateur de l'Internationale situationniste, Asger Jorn s'affirme comme une personnalité autonome, en même temps qu'il fait apparaître une facette inattendue d'un mouvement lui-même plus varié et plus baroque que certains se plaisent à le voir. "Les idées situationnistes, sans doute, iront bien au-delà de cette organisation délimitée, si indispensable que doive être reconnu son rôle, et précisément parce qu'elle s'est toujours prononcée pour l'autonomie de tous" rappelait-il en 1971 à l'occasion du projet de réédition de son livre *Pour la forme*. Parions que les commentaires, une fois de plus, iront bon train.

ALICE DEBORD

SUR LA SITUATION SINGULIÈRE QU'OC-  
CUPENT  
DANS L'HUMANITÉ LES MÂLES

## PHILOSOPHIE ET NÉICOSOPHIE

DEPUIS bien longtemps des préoccupations plus urgentes m'ont empêché de satisfaire un désir que j'avais : préciser mes rapports avec la pensée de Søren Kierkegaard et la philosophie existentialiste. Dans un moment de répit je me suis maintenant plu à le faire, et j'en présente ici le résultat.

J'ai toujours considéré l'existentialisme franco-allemand comme une bêtise sans bornes, procédant d'une interprétation complètement erronée de la pensée kierkegaardienne. L'existentialisme est une philosophie qui se donne pour fondateur Kierkegaard. L'erreur ici est aussi complète que possible. Kierkegaard n'a jamais, de sa vie, écrit une seule ligne philosophique ; bien au contraire, toute son œuvre est systématiquement et méthodiquement anti-philosophique. Elle reflète une pensée anti-philosophique de tradition scandinave, que Kierkegaard n'a fait que systématiser, dans une caricature du monolithe philosophique. A la fin de sa vie, Kierkegaard rappelait avec quelque fierté un message

que lui avait envoyé, de son lit de mort, Paul Martin Møller : “Dis au petit Søren Kierkegaard qu’il ne doit pas, comme moi, essayer de tâter de tout ; mais qu’il se limite.” C’est un conseil qui doit avoir dirigé sa conduite, puisqu’il le mentionne de la sorte.

Voici déjà huit ans, dans la revue *Eristica*, j’avais annoncé cette néicosophie, en tant que méthode anti-méthodique. Plus tard, nous avons décidé de combiner la méthode cartésienne avec la contre-méthode scandinave, et toutes les autres méthodologies possibles, dans une synthèse de complémentarité que nous avons appelée la situlogie. Ce travail est à peine commencé, parce qu’il y a bien des préoccupations plus urgentes que la création de méthodes.

Pour ma part, j’ai essayé de dépasser le stade délibérément caricatural de Kierkegaard pour établir une véritable autonomie de la néicosophie. Ce qui me suffit comme travail. Si l’on se refuse à reconnaître une opposition dialectique entre la philosophie et la néicosophie, en essayant de les confondre, on n’arrive qu’à neutraliser et éliminer la philosophie en même temps que la néicosophie. C’est ce lieu nul que représente l’existentialisme. Il réduit

la pensée même à une plaisanterie inoffensive, un passe-temps mondain. Chacun s’amuse à sa manière. Je me suis amusé à démolir cette démolition, et si l’on me demande pourquoi, je regrette de ne pouvoir le justifier que par l’amusement que cela m’apporte de situer un peu “la situation”.

L’échec total de l’existentialisme se révèle dans son incapacité totale de formuler une éthique ; et puisque l’éthique est l’essence même de la philosophie, il y a de ce fait une dégringolade générale de la philosophie, partout sauf dans le courant théorique que certains ont appelé situationnisme.

C’est que nous avons reconnu que ce que l’on appelle l’éthique, ou la morale consciente, n’est rien d’autre que l’établissement des règles nécessaires à un jeu ouvert de variabilités dans un certain comportement. N’importe quel comportement possible comporte aussi ses règles du jeu, et sa morale. La question du plaisir, dans un tel jeu, c’est le domaine de l’esthétique. Le contrôle de la vérité dans les données du jeu, c’est la méthode scientifique. Mais tous les jeux créatifs possèdent une interdépendance, à cause de la source d’énergie nécessairement commune à eux,

pour l'épanouissement du jeu. Si le jeu est libre dans les domaines qui sont les plus simples, les jeux plus complexes se trouvent privés de leur enjeu. C'est ainsi que l'on ferme certains jeux en réduisant le passage d'énergie dans leur domaine à la plus stricte économie rationalisée, afin de libérer l'énergie pour d'autres jeux. Chaque culture possède son système d'économisation des rationalisations et des jeux libres, et si l'on croit pouvoir gagner le jeu libre partout, c'est-à-dire si l'on confond leurs niveaux d'importance, on se trompe. Il n'y aura que confusion et perte d'énergie, sans jeu possible. On commence à de tels moments des économisations et des rationalisations insensées, jusqu'à l'éclatement qui permet un nouvel ordre. Nous nous trouvons actuellement dans une pareille crise, et c'est aux Etats-Unis qu'elle est, dès à présent, dans un stade très visible. Dans de telles circonstances, quand il n'y a pas d'idées précises qui ouvrent de nouvelles voies de jeux, on constate toujours une tendance vers une simplification de la morale, donnant la préférence à des jeux plus élémentaires. Et, tant que des jeux de violence n'occupent pas le programme, c'est la morale des femmes qui domine, étant

à la base le jeu le plus primitivement vital de l'homme, le jeu de la croissance. Mais ce jeu ne reste possible qu'aussi longtemps que toutes les anciennes règles du jeu restent entretenues, et même si personne n'a le droit de jouer à un jeu supérieur, la morale correspondant à un autre. Les joueurs font ainsi leur jeu en criminels.

Puisque ce sont les hommes qui ont inventé tout l'appareillage complexe des jeux culturels, et puisqu'ils sont seuls capables de les entretenir, la caractéristique même de l'homme, pour les femmes, est d'être le meneur du jeu, le croupier ; et celui qui refuse d'accepter ce rôle est accusé d'une criminelle non-appartenance à l'humanité. Celui qui mène son jeu dans le but d'avoir les femmes est, lui aussi, accusé de toutes les ignominies. Les dés sont pipés. Il triche. Il opprime, grâce aux règles qu'il est réputé avoir imposées au jeu. Ainsi la femme a-t-elle le devoir moral de refuser toutes les règles, et en même temps le droit de jouer sur tous les tableaux. Elle est chaque fois violée par le jeu, mais elle s'y lance quand même, et la faute du désastre incombe au croupier. Il doit se montrer un homme véridique et ne pas quitter le poste de commande.

Elle pompe sans souci toute l'énergie de cet appareil, sans vouloir le rompre. Elle essaie de faire marcher l'homme pour tout garder à sa place; pour pouvoir continuer à créer la confusion par des insultes d'une part, et d'autre part l'exigence simultanée de la non-violence.

Dans cette situation, l'homme doit se décider à préciser ce qu'il est, en tant qu'homme, ce qui le rend homme. Divers choix sont offerts. Il peut brutaliser pour maintenir l'ordre établi. Il peut se laisser domestiquer comme meneur ou inventeur de dames. Il a la possibilité de jouer son petit jeu pour lui seul, dans le tas, en attendant le déluge. Il peut choisir de se retirer du jeu pour se replier sur lui-même. Mais toutes ces possibilités sont des possibilités de défaites.

C'est seulement en apprenant les anti-règles du jeu en même temps que les règles que l'on peut sortir de cette situation générale de mêlée confuse dans laquelle on se trouve pris maintenant, en créant une méthode de confusion consciente et complète. Mais est-ce que ce n'est pas exactement le jeu que jouent actuellement les dames? Est-ce que ce n'est pas aggraver la féminisation de la situation? Non. C'est l'unique solution possible. Il ne

faut plus s'arrêter aux concepts erronés que l'on aimerait donner comme définition essentielle de ce qui s'appelle homme ou femme. Il ne faut pas oublier qu'un contre-jeu est aussi un jeu qui contient ses règles, sa morale. Et une fois précisées, elles entrent dans les rapports des jeux connus. Même dans la création d'une confusion, il y a distinction entre celle qui est créée par incapacité, et celle qui est créée exprès, par capacité spéciale.